

CULTURE ZERO

MAGAZINE CITOYEN N°4 : ~~AVRIL 2020~~ *ETE 2020*

BAISER L'UTOPIE ?



f / CULTUREZERO

WWW.CULTUREZERO.BE



BAISER L'UTOPIE ?

CONTRE - ATTAQUE	6
LA STORY DE THALÈS : LES COULEURS DES UTOPIES	8
BAISER L'UTOPIE ... EN POÉSIE !	14
EROTICOTOPIA	16
A VOIR SUR LE SUJET	19
L'UTOPIE ET LES OS À RONGER	20

Chères lectrices, chers lecteurs,

Voici enfin la sortie officielle de la 4ème édition de notre magazine Culture Zero. Initialement, elle était prévue pour début avril mais les événements qui nous touchent encore aujourd'hui, ont retardés la publication de notre numéro consacré au thème de l'utopie sous le titre de «Baiser l'utopie».

A l'époque de la rédaction des articles, nous ignorions l'arrivée d'un quelconque virus et pourtant nous soulevions déjà des questions qui allèrent se vérifier, se propager, se présenter à nous lors du confinement. Comment penser l'utopie aujourd'hui tout en traversant des crises multiples qui sont désormais présentes à tous les niveaux de la société ? Le Corona virus a confirmé, et même accéléré ces questionnements.

On peut même s'amuser à penser que le nom même de notre magazine a des allures prophé-

tiques: en faisant référence au patient zéro, nous voulions détourner cette méthode d'investigation, utilisée désormais sous la forme du tracing, comme métaphore pour aller à l'essentiel dans notre parcours d'éducation permanente.

Nous vous laissons parcourir ce magazine comme une sorte d'archive revue et corrigée, un point de départ à une réflexion sur l'utopie qui sera d'autant plus utile actuellement et probablement une sorte d'outil. En tout cas un constat avant l'heure des dérives totalitaires qui peuvent se mettre en place dans la pensée actuelle, les dangers des discours englobant, le pessimisme ambiant, mais aussi pourquoi pas la créations de nouvelles lignes de fuites et l'exploitation des brèches d'un système qui nous montre un peu plus chaque jour ses limites.

CZ

N°4

Edito

Bonjour à toutes et à tous et bienvenue dans les pages de Culture Zero, le magazine citoyen de l'ARC asbl. Ce magazine, réalisé de manière collaborative, du choix du sujet à l'élaboration du produit fini, a pour objectif de permettre à tout un chacun de s'exprimer, de s'interroger et de partager un point de vue sur des sujets de société divers et variés.

A l'occasion de cette 4^{ième} édition, notre équipe a choisi d'explorer le thème « Baiser l'utopie ? ».

L'utopie, idéal politique ou social qui ne tient pas compte de la réalité et semble irréalisable, apparaît souvent aux plus fatalistes d'entre nous comme un concept réservé à de doux rêveurs qui n'acceptent pas le dur fonctionnement du monde réel.

Pourtant, dans un monde où les crises se multiplient (crise écologiques, démocratique, montée des extrêmes et ainsi de suite...) et dans lequel les scénarios catastrophes peuplent nos imaginaires, n'est-il pas plus que jamais nécessaire de croire en la possibilité d'une société meilleure et de se donner les moyens de la réaliser ? Mais dans ce cas, les exemples du passé ne nous montrent-ils pas qu'il est vain de vouloir tendre vers le mieux ? Et si nous admettons que l'utopie est réalisable, quelle forme souhaitons-nous qu'elle prenne et la désirons-nous vraiment ?

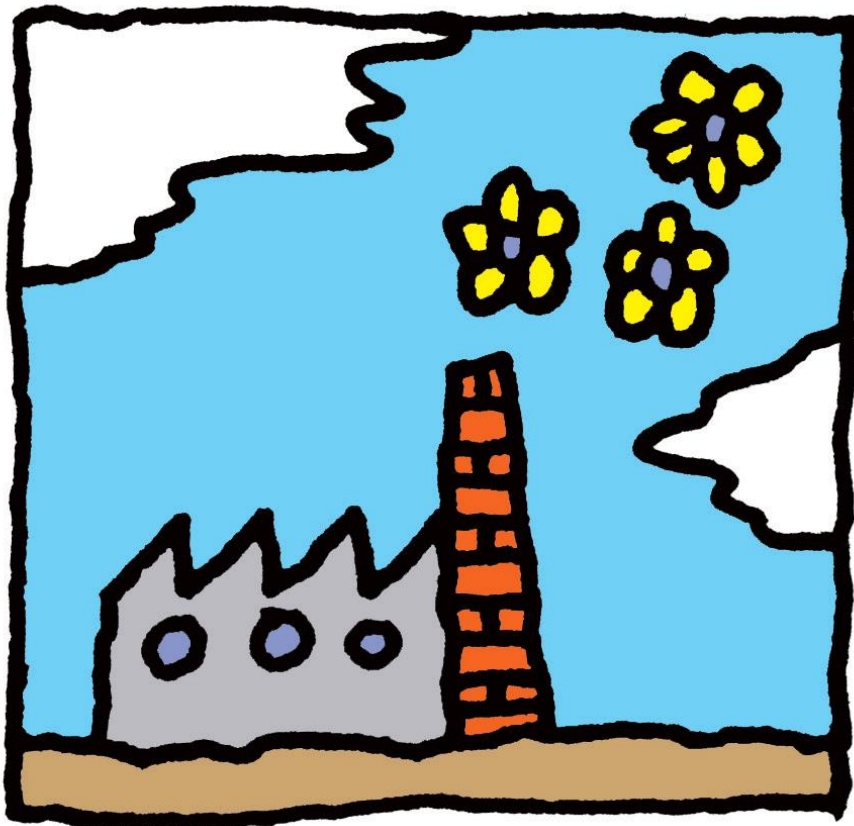
Tant de questions auxquelles nous avons modestement tenté d'apporter des réponses à travers ce numéro dont nous vous souhaitons une excellente lecture.

L'équipe Culture Zero,

PS: Notre magazine vous intéresse et vous souhaitez y contribuer? Rendez-vous sur notre site www.culturezero.be ou contactez-nous à l'adresse info@culturezero.be.

CONTRE — ATTAQUE

Maelig Ferron



**« Réhabiliter l'utopie, c'est
se laisser la possibilité
d'espérer... »**

Nous vivons à une époque où la dystopie semble avoir partout étendu son ombre menaçante, s'appropriant une part importante de notre imaginaire. Les théories de l'effondrement s'érigent en science, et les films aux scénarios-catastrophes s'invitent régulièrement sur nos écrans. Ces dernières années, on a vu débarquer en nombre les séries dépeignant un avenir glaçant (Black Mirror nous en a fait un beau panel durant cinq saisons) ; et on ne compte plus les reportages qui nous témoignent de l'état catastrophique du monde. Il fut un temps où l'angoisse de l'avenir portait d'abord sur l'avènement possible de systèmes totalitaires et/ou régis par la science, dans lesquels l'amour, l'humain, la diversité, le libre arbitre auraient disparu au profit de classes sociales rigides, d'états souverains et de systèmes de reproduction mécanisés. Aujourd'hui, si ces problématiques sont loin d'avoir disparu, elles se mêlent à la crainte d'un danger d'autant plus imminent : l'épuisement des ressources, les catastrophes écologiques et humaines liées et, à terme, l'effondrement de nos civilisations. Comment continuer, alors, à fonctionner ?

Des scénarios-catastrophes qui polluent notre imaginaires, nous empêchant de penser autrement,

Une nouvelle pathologie a en effet fait son apparition dans le catalogue des psychologues : l'éco-anxiété. De plus en plus de gens souffrent de ce trouble lié à la disparition possible de notre monde, et à l'incapacité individuelle d'enrayer le processus d'autodestruction que nous nous appliquons à entretenir. De plus en plus de gens n'arrivent plus à fonctionner, paralysés par la peur d'une disparition prochaine et pour cause, le sens de notre existence est, pour nombre d'entre nous, corrélé à l'idée de transmission et de génération futures. Sans générations futures, sans continuité de l'existence, perte de sens. Et paralysie.

Un phénomène contre-productif donc, qui mène certains à s'immobiliser là où le monde à désespérément besoin de se mettre en mouvement. Des scénarios-catastrophes qui polluent notre imaginaires, nous empêchant de penser autrement, de faire vivre, dans notre imaginaire d'abord, d'autres possibles. L'imaginaire a ce pouvoir fascinant de précéder le réel, se confondant parfois avec lui, s'entremêlant par endroits ; ce que l'on crée dans notre imaginaire existe ; d'une manière singulière, mais significative. Réhabiliter l'utopie, c'est se laisser la possibilité d'espérer. C'est créer, d'abord dans l'imaginaire, des mondes que l'on voudrait voir exister, pour tenter de les réaliser. Créer des nouveaux modes de gouvernance, repenser le rapport au collectif, imaginer de nouvelles formes d'habitat, d'alimentation, de travail, réinventer le rapport au vivant. Un espace nécessaire pour faire évoluer notre monde. Une contre-attaque puissante face au néant annoncé.

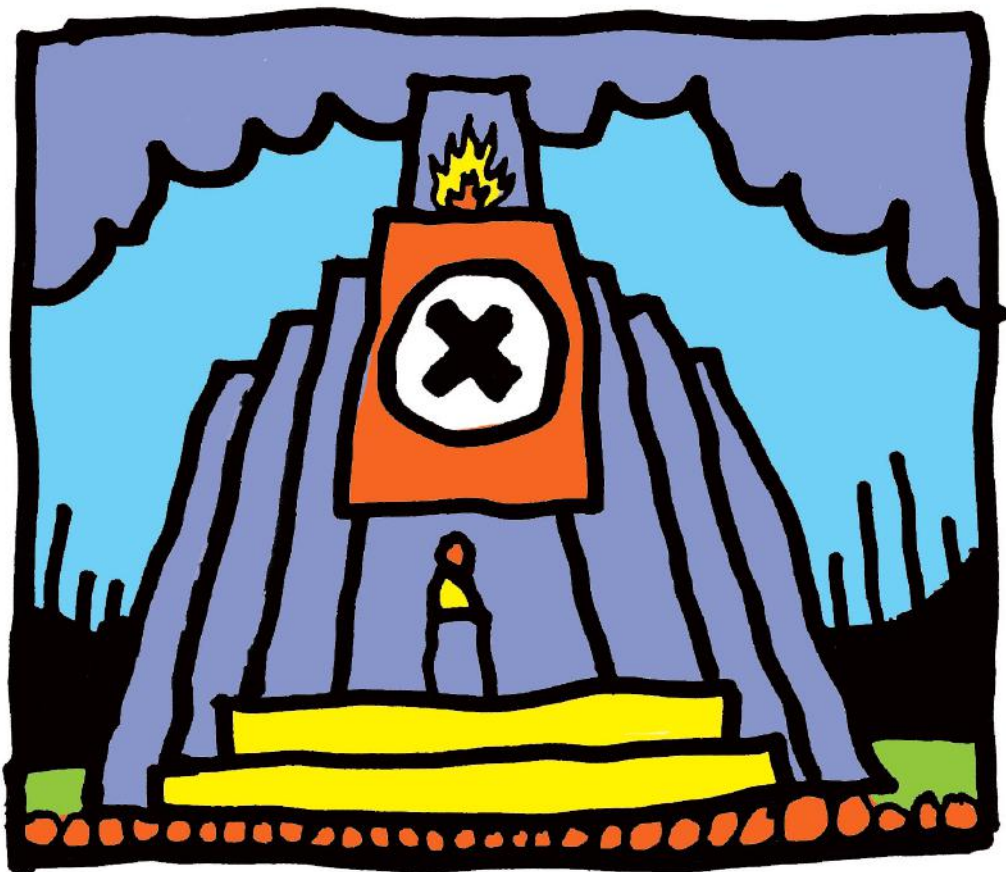
À chaque fois qu'une transition s'opère et qu'un système s'effondre, le nouveau système semblait préexister sous certaines formes dans le précédent. Ce que l'on crée aujourd'hui pour résister à l'effondrement possible de notre civilisation posera peut-être les bases de ce qui existera plus tard. On peut penser un effondrement du système qui ne mènerait pas à un effondrement de l'humanité tout entière, mais qui serait le lieu d'un renouvellement salutaire. L'occasion d'un monde plus juste, pour les Hommes et leur environnement. L'enjeu est de taille, et c'est précisément le moment de ne pas baisser les bras. Embrasser l'utopie, c'est se laisser la possibilité d'espérer ; continuer à créer ; poser les bases de notre avenir. Et, tout à coup, tout s'éclaire.

Ce que l'on crée aujourd'hui pour résister à l'effondrement possible de notre civilisation posera peut-être les bases de ce qui existera plus tard.

LA STORY DE THALÈS : LES COULEURS DE L'UTOPIES

Thalès Klimt

C'est l'histoire d'une doctrine qui a divisé le monde. L'histoire d'une idée qui, menée à son paroxysme, nous a conduits à l'ère des fake news.



C'est l'histoire d'une doctrine qui a divisé le monde. L'histoire d'une idée qui, menée à son paroxysme, nous a conduits à l'ère des fake news. Nous allons vous conter l'histoire d'une jeune communiste américaine qui a fini par rejoindre le gouvernement Reagan et qui a convaincu le monde entier qu'il existe deux sortes d'ennemis : les gentils qu'on supporte et les méchants qu'on méprise. Ne cherchez pas à comprendre, nous sommes tous victimes de cette folle contradiction, même si ça n'a pas toujours été le cas.

Notre histoire commence en 1937 aux États-Unis. Alors que le monde se prépare à la seconde guerre mondiale, de l'autre côté de la planète, à la tête d'un peuple qui s'est battu pour sa liberté et sort d'une délicate période post-révolutionnaire, Staline tente de mener l'humanité sur le chemin de l'utopie. Les travailleurs du monde entier regardent cette expérience et se battent pour tenter de la mettre en place dans leurs pays respectifs, espérant eux - aussi tendre vers l'utopie.

Toute révolution est suivie d'une période de méfiance. Et dans le cas des Soviétiques, la manière de résoudre les soucis de l'ère post-révolutionnaire pose questions. Ainsi, de nombreux socialistes à travers le monde tournent le dos aux bolcheviques. Parmi eux, Norman Thomas, du parti socialiste des États-Unis, qui écrit dans l'introduction de son livre *Democracy versus Dictatorship* :

« Il existe encore dans les hémisphères oriental et occidental de nombreux exemples de dictatures militaires assez grossières et primitives. [...] ils prêchent un nationalisme dont les bénéficiaires, spirituels ou matériels, sont dans une certaine mesure pour tout le peuple. Ils professent une préoccupation positive et paternelle pour les masses. S'ils les gouvernent sévèrement, c'est pour leur bien. [...] »

Cette posture est difficilement critiquable. Dans les années trente, le communisme n'est pas encore considéré par les Américains comme une menace existentielle. Il s'agit d'une expérimentation sociale à échelle réelle. Néanmoins, si le premier plan quinquennal semble fonctionner, la famine et les procès de Moscou font tache et les élites des états démocratiques ont tout intérêt à critiquer le premier état socialiste. Mais ils ne sont pas les seuls, des opportunistes issus de la gauche adoptent également, comme nous l'avons vu, une posture critique. Certes, le jeune état soviétique n'est pas parfait mais les démocraties quasiment inexistantes ne sont pas non plus des modèles parfaits pour illustrer l'utopie.

Le carnage absolu que fut la seconde guerre mondiale a été bien au-delà de tous les dystopies possibles et imaginables. Les vainqueurs se divisent graduellement en deux camps et s'accusent mutuellement de ressembler à l'ennemi : d'une part les « impérialistes fascistes américains » et d'autre part le « bloc soviétique totalitaire ». D'une part la concentration du capital aux mains des industriels, d'autre part la concentration du pouvoir aux mains du parti. Bref, une division aussi fictive que le confédéralisme.

En réalité, la division entre ces deux systèmes était d'ordre idéologique. L'occident essayait de vendre son idée profondément misanthrope et meurtrière sous l'étiquette de liberté individuelle. Or, les soviétiques croyaient à l'utopie d'un monde meilleur, hélas bâti sur des crimes. Un monde où les classes inférieures ne seront plus les comparses des « tragédies » écrite par les élites. Même si en occident les gens croient à cette utopie, son association à Staline et à ses nombreuses exactions les conduit directement à la critique du socialisme (ou communisme en Europe). Jeter le bébé avec l'eau du bain devient alors la posture de l'extrême gauche un peu partout dans le monde. Aux yeux de la société occidentale tout devient noir et blanc et on est soit un critique du socialisme soit un révisionniste qui justifie ses crimes.

Dans les années 40, une jeune socialiste américaine, Jeane Kirkpatrick, a construit une doctrine basée sur cette vision binaire du monde. Alors qu'elle est encore étudiante à Columbia, ville du

Missouri, elle rejoint la Young People's Socialist League (YPSL, Ligue des Jeunes Socialistes), la jeunesse d'extrême gauche. Penn Kemble nous la présente comme suit :

«Jeane Kirkpatrick est membre senior de l'American Enterprise Institute, professeure à l'Université de Georgetown, et amie et mentor de longue date pour beaucoup d'entre nous. Dans un article dans Commentary juste après l'élection de Ronald Reagan, elle a noté une distinction entre «totalitarisme et autoritarisme». Certaines personnes ont trouvé cela choquant et ont fait rage que Jeane était devenue une défenseur de l'autoritarisme. Mais dans notre mouvement, c'était une distinction qui avait été discutée pendant de nombreuses années. Elle est apparue dans les débats sur la question de savoir si les États-Unis et les socialistes devraient soutenir la Grande-Bretagne, qui était considérée comme un état impérialiste et donc à certains égards une puissance autoritaire, dans son conflit avec l'Allemagne, une puissance totalitaire, pendant la Seconde Guerre mondiale. L'héritage de Jeane dans ces grands débats a été un atout important pour la compréhension des affaires mondiales par notre pays.»

Nous allons revenir sur ce que Kemble, Kirkpatrick et la social-démocratie ont amené aux États-Unis. Mais avant cela, nous allons essayer de comprendre Kirkpatrick, cette personne fascinante dont les idées ont marqué la fin du XXe siècle. Son initiation au socialisme a été faite par son grand-père, qui a été l'un des fondateurs des partis populistes et socialistes de l'état d'Oklahoma. Celui-ci lui a expliqué le socialisme comme un système qui était plus juste que les autres systèmes et donc plus juste que le système en place en Oklahoma à l'époque.

Je voudrais vous en dire un peu plus sur sa carrière de socialiste qui fut... relativement courte ! Ce n'était pas facile de faire partie du YPSL dans le Missouri, mais Jeane était très impliquée et le groupe était actif. Il a connu quelques moments forts, parmi lesquels un grand rassemblement antifranquiste et l'organisation de grands pique-niques socialistes. C'est d'ailleurs lors d'un de ces pique-niques, après que de nombreuses discussions et débats qui ont fini par déboucher sur des querelles, que le chapitre YPSL s'est terminé... Si un pique-nique a pu mettre fin au «socialisme» aux États-Unis, il serait peut-être fructueux de remettre en question les intentions de ses participants, dont Jeane.

Après cette période dans le Missouri, Jeane déménage à New York, direction l'université de Columbia, où elle va étudier le socialisme d'une manière différente. Son principal conseiller et professeur était Franz Neumann, un brillant professeur et écrivain, qui avait lui-même été membre non seulement du Parti social-démocrate allemand, mais aussi de l'ISPD, le Parti social-démocrate indépendant, qui était plus à gauche que le parti social-démocrate américain. Il avait été actif dans la politique de Weimar aussi longtemps qu'il pensait pouvoir encore fuir l'Allemagne et survivre. Il y avait longuement réfléchi. Il a enseigné et écrit sur le Second Empire, sur la République de Weimar et sur le mouvement socialiste allemand. Il a par ailleurs été espion pour le compte des soviétiques jusqu'à ce qu'il devienne américain en 1944. Selon les mots de Kirkpatrick, Neumann lui a fait lire les grands classiques du socialisme :

«Nous avons étudié toutes sortes de socialistes, y compris ceux mentionnés ici. Nous avons étudié non seulement Marx et Engels mais aussi Bernstein et Rosa Luxemburg et toute une gamme. Edward Bernstein, je l'ai trouvé particulièrement intéressant. J'étais déjà révisionniste à ce stade précoce. J'ai été particulièrement fasciné par leurs doctrines de guerre et de paix. J'ai également été fasciné par ce que j'ai appris de Karl Marx, de Franz Neumann ainsi que d'autres, y compris le fait que Marx négligeait assez régulièrement sa femme et ses enfants - quelque chose que j'envisageais alors et que je fais maintenant. En lisant les socialistes utopiques, les socialistes scientifiques, les sociaux-démocrates allemands et les socialistes révolutionnaires - tout ce que je pouvais en anglais ou en français - je suis arrivé à la conclusion que presque tous, y compris mon grand-père, étaient engagés dans un effort pour changer la nature humaine. Plus j'y réfléchissais, plus je pensais que ce n'était probablement

pas un effort réussi. J'ai donc tourné de plus en plus mon attention vers la philosophie politique et de moins en moins vers l'activisme socialiste en tout genre. »

Kirckpatrick revient sur la « nature humaine » mais néglige une grande partie du travail de son mentor. En effet, Neumann a inspiré des sociologues comme Mills, qui ont fait des études sur les élites. Mills a travaillé sur l'élite au pouvoir, ce qui est d'ailleurs le titre de son étude. Cette étude a été inspirée d'une étude que Neumann avait faite sur « l'élite » du National-Socialisme. Mills, au-delà de la difficulté à achever son œuvre, a pu conclure que l'élite des États-Unis était fort restreinte, que les liens entre les hommes politiques et les industriels étaient réels et que les intérêts étatiques n'étaient qu'un simple prétexte pour rester au pouvoir. C'est drôle de constater que le résultat de l'avidité de l'élite au pouvoir s'explique simplement comme étant le résultat de la « nature humaine » selon Kirckpatrick.

Ses visions simplistes, nous pouvons les voir dans la manière dont elle décrit le projet utopiste de New Harmony en Indiana: « Sur le chemin de l'Illinois, nous avons dépassé New Harmony, Indiana. C'est mon premier souvenir d'une utopie socialiste. J'ai particulièrement apprécié le chapitre de Josh [Joshua Muravchik] sur New Harmony, Indiana. Si vous n'êtes pas allé à New Harmony, vous devriez y aller. C'est une authentique non-utopie. Mais, comme tout le monde le sait, c'était autrefois considéré comme la première utopie aux États-Unis. Robert Owen, son fondateur, était un homme étrange que j'ai étudié beaucoup plus tard en philosophie politique et théorie politique. Il a dit beaucoup de choses étranges. Mais Josh cite l'une des choses qu'il a dites qui m'a frappé: « Nos privations sont telles qu'elles mettent à l'épreuve la force de nos principes. » C'est une sorte de formulation intéressante, quand on y pense. Il ne doutait pas que ses privations renforçaient ses principes.

Owen croyait que le principal espoir de New Harmony, Indiana, était qu'il serait totalement dépourvu de religion. La religion, pensait-il, était un grand ennemi de l'utopie et de la communauté qu'il voulait établir. Il ne voulait pas de religion dans sa communauté. Il a dit, je cite encore Josh, « Il n'y a aucun sacrifice que je n'aurais pas fait volontairement et joyeusement pour mettre fin à l'existence de la religion sur terre. »

Owen a organisé une communauté qui avait de nombreuses caractéristiques des utopies ultérieures et il était un bon exemple de socialiste utopique. Dans sa communauté, un couple vivait dans une petite pièce avec un enfant. Cela me rappelle un peu la Chine: un couple, un enfant. Ce seul enfant vivant avec ses parents devait avoir moins de trois ans. Passé cet âge, il a dû déménager avec d'autres enfants plus âgés. Ces enfants vivaient également dans de petites pièces, selon des horaires élaborés pour eux par les superviseurs de l'utopie. Les superviseurs de l'utopie avaient des règles très strictes pour pratiquement tout le monde: ce qu'on pouvait faire et, surtout, ce qu'on ne pouvait pas faire.



Robert Owen a également prévu qu'au plus tard à l'âge de quinze ans, chaque jeune se consacrerait à la recherche un compagnon / une compagne. Son modèle n'était pas la monogamie. Il aimait beaucoup les femmes lui-même, bien que beaucoup de femmes aient quitté New Harmony parce qu'elles ne l'appréciaient pas. Il semble avoir été quelque peu autoritaire dans la poursuite de ses intérêts.

Il n'a proposé à ses membres aucune propriété privée. La propriété privée était selon lui, dans son essence même, égoïste. Il a proposé qu'au lieu de la propriété il y ait un système social éclairé dans lequel la valeur serait calculée par le travail. Owen croyait que les individus étaient esclaves des biens, des épouses et de toutes les choses dont Socrate pensait que les hommes et les femmes étaient esclaves.

Kirckpatrick parle ici de l'utopie comme toute personne conservatrice, c'est-à-dire hors contexte.

En réalité, Owen n'était que l'héritier de cette « utopie ». Pour être plus précis, Owen a racheté l'utopie avec William Maclure à George Rapp en 1825. George Rapp, un exilé séparatiste luthérien, se croyait prophète et voulait conduire ses disciples à « Israël ». Il a donc été aux États-Unis pour trouver « la terre promise » et a fini par créer trois villages. Nous n'allons pas nous attarder sur la réussite de son projet religieux mais il semble que son génie de real estate lui a été fort profitable. Après tout, qui aurait cru que protestantisme et capitalisme iraient si bien ensemble?

Remplacer le rêve religieux par le rêve américain a conduit au projet de New Harmony dont parle Kirckpatrick.

Le projet de Owen montre bien à quel point il est difficile de construire un nouveau monde. Ce n'est pas la nature humaine qui a conduit à la fin du projet. Tout au contraire, distribuer le pouvoir n'est pas une affaire facile. À l'échelle humaine, il est très facile de construire des rapports sociaux. Quand il s'agit de créer une société, l'exercice est plus compliqué, voire quasiment impossible. Plusieurs révolutions ont montré qu'établir un nouvel ordre est infiniment complexe et conduit souvent à de nouveaux conflits. Nul ne peut illustrer cela mieux que Josiah Warren, un

anarchiste individualiste qui fut l'un des premiers membres de la New Harmony Society :

« Les différences en termes d'opinions, de préférences et d'objectifs semblèrent s'accroître proportionnellement à l'exigence de conformité. Deux années furent gaspillées de cette manière; après quoi, je crois que trois personnes tout au plus avaient encore le moindre espoir de réussite. La plupart des expérimentateurs s'en vinrent, abandonnant tout espoir de réforme, et on sentit le conservatisme se confirmer. Nous avons essayé toutes les formes d'organisation et de gouvernement imaginables. Nous avons un monde en miniature. Nous avons joué la scène de la Révolution française encore et encore avec pour résultat nos cœurs désespérés au lieu des cadavres. Il apparut que c'était la propre loi de la diversité inhérente à la nature qui nous avait vaincus. Nos 'union d'intérêts' était en guerre directe avec l'individualité des personnes et des circonstances, et avec l'instinct d'auto-préservation... et à l'évidence, il apparut qu'en proportion de la rencontre de personnes ou d'intérêts, les concessions et les compromis s'avaient indispensables. »

Atteindre l'utopie est très difficile mais qu'en est-t-il de ceux qui essayent malgré tout? Kirckpatrick a élaboré une idée très particulière qui fait écho de nos jours :

« Il est utile de distinguer le socialisme radical de la social-démocratie. Les différences entre eux ont été absolument critiques. Il est important de faire la distinction entre la République de Weimar,



qui n'était pas une république parfaite mais qui avait beaucoup de bonnes qualités, et l'Union soviétique, qui n'était clairement pas une bonne république.

Mais je suis toujours resté très intéressée par les gens qui ne pouvaient pas être satisfaits en développant quelque chose de clairement faisable, et qui cherchaient plutôt à transformer la nature humaine. L'exemple le plus impressionnant en est Socrate. Cela m'amène au débat entre Platon et Aristote sur ce qui peut être fait et ne peut pas être fait pour transformer la nature humaine en un modèle plus cohérent avec les concepts socialistes, les concepts socialistes radicaux.

[...] Je vous recommande fortement de lire ces deux penseurs côte à côte. Aristote a une critique extrêmement réaliste de l'utopie de Socrate. Aristote n'évoque même pas la possibilité qu'en changeant les institutions d'une société, vous changiez le caractère des gens. Il est tout à fait certain que cela ne peut pas se produire, que la nature humaine restera telle qu'elle est et a été.[...]

Aristote reconnaît qu'une législation telle que celle proposée par Socrate peut sembler porter un visage bienveillant. L'auditeur l'entend avec plaisir, pensant que tout le monde ressentira un merveilleux sentiment de fraternité envers tout le monde. Les maux existant sous les formes ordinaires de gouvernement - procès concernant les contrats, condamnations pour parjure, flatteries obséquieuses des riches - sont considérés comme le résultat de l'absence d'un système de propriété commune. Mais, en vérité, aucun de ces maux, dit Aristote, n'est dû à l'absence de communisme. Ils proviennent tous de la méchanceté de la nature humaine.»

Ce que Kirkpatrick dit ici est le fondement de sa doctrine cynique. La social-démocratie américaine a été en réalité plus haineuse de l'humanité que tous les conservateurs américains réunis. Avec Kemble, fondateur du parti démocrate, Kirkpatrick a soutenu des gouvernements et des mouvements dictatoriaux face à des mouvements populaires et révolutionnaires. Ils se sont opposés au retrait des troupes américaines du Vietnam et ils ont activement restreint le mouvement communiste américain. Ces socialistes sont en réalité les pires ennemis de toute utopie.

Cette vidéo est peut-être un précurseur du fameux « America First » de Trump. Jeane nous y parle de ceux qui accusent les ricains de tout... www.youtube.com/watch?v=056Mq9c2gmk *

Étrangement, ces deux figures de « l'extrême gauche » n'ont fait que détruire toute possibilité de construire un monde plus juste. L'anticommunisme et le soutien stratégique de dictatures atroces n'a fait que rendre le monde plus incompréhensible et idéologiquement pauvre. Le seul résultat tangible de leur approche aristotélicienne et « réaliste » est l'anéantissement de toute réalité et de toute possibilité de construire un monde meilleur.

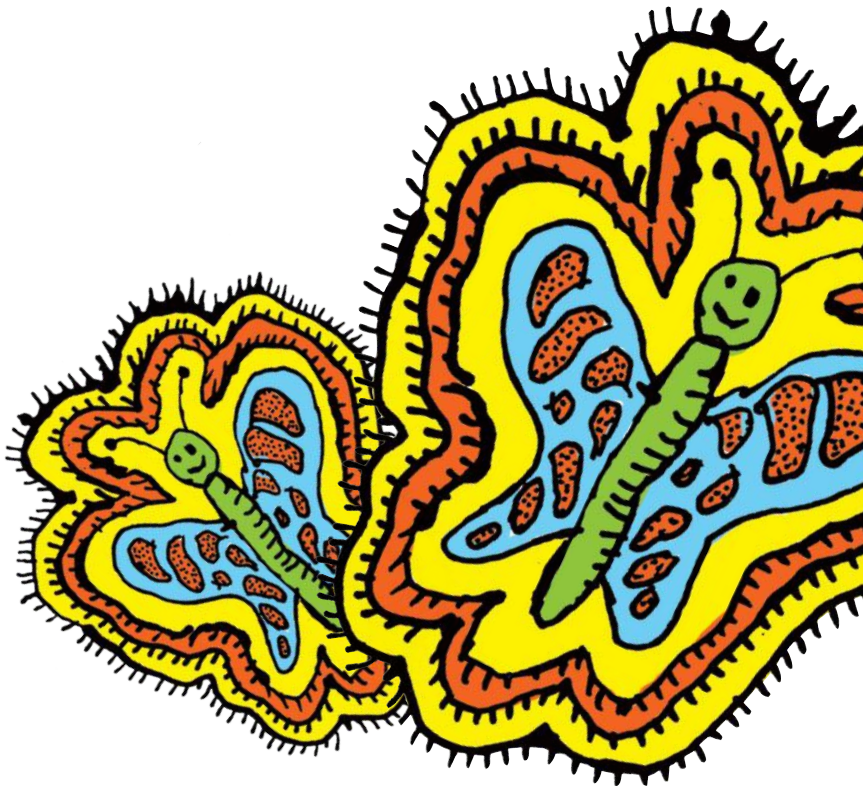
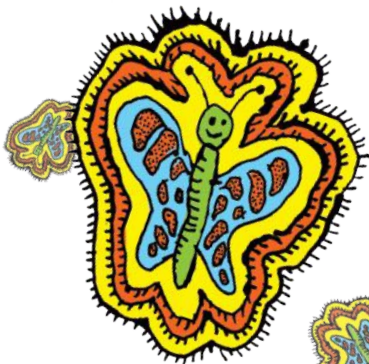
À ce propos, la comparaison de la république de Weimar et de l'Union Soviétique est bien choisie par Kirkpatrick. Effectivement les deux ne sont pas les mêmes mais ce n'est pas parce que l'une est gentille et l'autre méchante. C'est plutôt parce que la faiblesse et le réalisme de l'une a conduit directement au nazisme alors que l'autre, malgré ses défauts, a permis à plusieurs d'espérer et de rêver qu'un monde meilleur aurait pu exister. Après tout, toutes les utopies ont des couleurs, y compris la rouge, alors que le fascisme et le cynisme n'en ont qu'une, le noir.

Dans la vidéo qui suit www.youtube.com/watch?v=wT34fdnBfzI * vous pouvez admirer ce qui a été vécu comme une tragédie mais n'était qu'une farce. La première guerre du Golfe était entraînée par des motifs aussi fallacieux que la seconde. J'aime particulièrement le passage, aux alentours de la 35e minute, où Jeane fait des éloges à Dick Cheney, celui-là même qui a rebaptisé la torture en « techniques d'interrogation renforcée » et parle d'une « armée démocratique »... comme si les bombes allaient ramener la démocratie ou l'utopie

* Comme il est encore impossible de cliquer sur du papier, la vidéo est accessible depuis la version numérique de cet article ou dans la version PDF du magazine, consultable sur notre site www.cultuzero.be

BAISER L'UTOPIE ... EN POÉSIE!

Muriel de Lodi



Baiser l'utopie,

Baiser l'utopie, c'est embrasser une mouette
rieuse au-dessus de l'océan atlantique.

C'est voir l'autre tout en couleurs,
Marier les gens dans l'autobus,
Assortir leurs parfums et leurs écharpes.

C'est embrasser les yeux humides
d'une jeune femme.
C'est son père qui lui sourit et ne souffre plus,
Son cercueil en bois métallisé est comme une
flaque de lumière au milieu de la nuit.

La mouette rieuse se baise de l'utopie et
chuchote une mer de désirs contradictoires.
C'est une jeune femme éperdue de fontaines,
Un homme qui a faim de sa peau.
C'est nager à deux dans la fontaine de Trevi,
Quatre heures du matin, les gardiens dorment.
C'est y faire un bébé.

Le jeune couple nage en pleine utopie, l'espace
d'une nuit.

Oui, c'est cela l'utopie.
C'est comme être avalé par
la même faucheuse du désir,
S'abreuver à la même fontaine
tous en même temps.
Une soif torride s'ensuivra.
La canicule sévit à Rome,
Mais l'italien, ça s'apprend vite.

L'utopie, c'est comme parler
une langue inconnue.

Le ciel est blanc comme de la glace incrustée.
Un cœur bleu comme une nuit sans lune,
Juste un morceau de soleil qui bat.

L'utopie, c'est se laisser caresser par
le souffle de Mozart,
C'est apprendre à déchiffrer
une partition inconnue,
Ce même petit morceau de soleil,

Cette respiration suspendue entre deux accords
sombres posés délicatement sur
le clavier d'un piano.

Baiser léger, baiser, baiser...

L'utopie, c'est essayer de nouveaux gestes,
Esquisser un pas de danse,
Apprendre le tango aux amputés.
C'est faire voler un piano de trois cents kilos
comme un goéland,
Lui apprendre à nager et produire
des sons marins.

Baiser l'utopie, c'est manifester pour
les droits des femmes.
Dire « STOP » aux petites remarques
d'apparence anodines :
« Mais arrête de faire ton intello... »,
« Mais tais-toi... Arrête de parler... »
NON ! Baiser l'utopie, c'est arroser les fleurs de
notre jus de femme,
Fleur d'oranger, fertile semence.
C'est éloigner bonimenteurs et beaux parleurs.
Ne nous laissons point abuser par leurs sourires
et leurs caresses tout sucre et miel.

Baiser l'utopie, c'est élever sa voix, douce et
dressée, droite comme un I.
Oser un désir autre,
Oser aimer une autre femme.
Sourire aux hommes.
Parler à ce couple africain dont le papa porte
son premier-né en kangourou.

Si l'utopie était une flaque, elle éclabousserait
ceux qui ne sourient jamais.
Si l'utopie était un nuage, elle arroserait les
terres asséchées d'Afrique du Sud.
Si l'utopie était de la boue, elle ensevelirait les
cadavres laissés à l'abandon, sans sépulture.
Si l'utopie était un incendie, elle foutrait le feu
aux discours extrémistes.

L'utopie, c'est....

L'utopie, c'est....

L'utopie, c'est....



EROTICOTOPIA

Guillaume Lambot

Jouir sans posséder.

**Disposer de tout tout le temps
et par conséquent ne plus
envier, ne plus rationner ou
gaspiller. S'unir sans dominer.**



De tous temps, l'Homme s'est projeté dans un fantasme. Il a voulu rêver un nouveau monde. Non pas pour le remplacer par un autre, mais davantage pour renverser ce que l'on connaît – nos représentations – et peut être pourquoi pas un jour s'en inspirer pour faire évoluer les choses.

De tous temps, dis-je, l'Homme fut amené, par une irrésistible envie qui fait de lui le fils de Prométhée et donc l'être doté d'une nature transgressive ou du moins révoltée. C'est pourquoi, à la manière des gamins qui rêvaient pour troubler l'ennui, l'humain s'est mis à produire des récits fantastiques et merveilleux de mondes idéaux qui nous aidèrent à supporter l'injustice du monde et qui nous fixèrent un objectif en quelques sortes.

Il existe une grande variété d'utopies : sociales surtout, politiques, fictives ou réalistes, positives ou infernales, pourquoï pas...

En tout cas c'est au 18^{ème} siècle qu'un genre d'utopie proliféra. Il fut la plupart du temps axé sur l'établissement de nouvelles interactions entre les sexes.

Ce courant de pensée prit en compte les aspects érotico-sociaux qui d'habitude sont occultés par des préoccupations d'ordre structurel et politique... On peut d'ailleurs ouvrir ici une petite parenthèse et noter que l'ensemble des utopies négatives, les dystopies, s'affairent à nier voire détruire par le biais du totalitarisme toute idée de sexualité.

Les utopistes¹, pour la plupart, relataient des histoires de sociétés unisexes qu'une lointaine dissonance avec le sexe opposé avait poussées à l'exil, le plus souvent sur une île perdue dans un espace immémorial². Ces peuples pouvaient aussi être les derniers rescapés d'un massacre qui leur donna une occasion de reconstruire et de repenser la société plus justement, ou en en prenant, moins raisonnablement, le contre-pied.

En terme d'érotisme et de politique de vie rien ne fut donc pris en considération... Ce qui me pousse à proposer un nouveau modèle tout droit inspiré des précédents : l'utopie socio-érotique ! Ou encore le bio-socialisme érotique qui considère non plus les interactions mais la matière

même des êtres qui la composent et ce en harmonie parfaite avec leur environnement. L'idée d'anéantir toute idée de pouvoir à travers la refonte des rapports érotico-sociaux, l'annihilation des codes esthétiques et la prise en compte des matériaux constitutifs du monde afin d'harmoniser notre rapport à l'autonomie (c'est-à-dire se débrouiller pour survivre sans outrances).

Le socialisme érotique non pas dans le sens de la sexualité de groupe mais bien en vue d'en extraire les mouvements, les stratégies, les comportements contenus dans l'érotisme, mêlés à l'utopie socialiste, qui s'évertue à briser les carcans sociaux et les rapports de dominations.

LE BON SENS

Personnellement, on jouit de la liberté et du bonheur qui en découle. Collectivement, on crée des liens, on négocie, on s'aventure, on tente de s'accorder, de s'harmoniser à l'autre dans un but commun : pérenniser. Et cela grâce à des actions et des décisions régies par un tas d'acquis du domaine du bon sens : une vie humaine soucieuse d'harmoniser sa vision propre, dorénavant humaniste-jadis anthropocentriste-avec son environnement, respectueuse donc et enfin renouvelable. Chaque action doit s'inscrire dans un continuum de responsabilités vis-à-vis du reste du monde. Pas tant du point de vue spirituel mais finalement pourquoi pas, mais plus prosaïquement de manière matérialiste. Seule dose matérialiste tolérée. Il s'agit d'avoir une vision claire du monde, des conséquences de chaque acte, de chaque exploitation. Un regard perçant sur les éléments qui composent les êtres et qui constituent l'essence même de la vie. Dénué d'anthropocentrisme, il s'agit de se révolter contre soi-même, de se méfier de sa nature profonde, de ses réactions reptiliennes sans pour autant les empêcher d'être, en les canalisant du moins pour qu'elles ne s'épanouissent pas vers l'idéologie et la sclérose de l'esprit. Se soustraire à l'idée de possession, refuser la pulsion morbide de consommation. Aller même jusqu'à bannir ce type de mot du vocabulaire pour en effacer les concepts de notre ligne de conduite.

Il faut se défaire du narcissisme qui finira par nous noyer et que la publicité, comme une main qui re-

¹Nom donné aux penseurs et artistes du 18^{ème} siècle qui s'approprièrent le sujet.

²Très inspirée du fondateur du néologisme Utopia (1516) (du grec ou topos : en français en aucun lieu) Thomas More.

tient la tête sous la surface, entretient, réanime et attise les flammes à coups de slogans auxquels personne ne croit. Et pourtant ils nous titillent là où ça fait du bien et on se rend compte bien tard qu'on a craqué. « Ce qui est unique chez nous, c'est vous »...

Il s'agit d'abord de s'aimer soi-même à travers le regard de l'autre, désormais l'alter ego, le cohabitant-composant du même biotope, nanti d'une sagesse commune basée sur l'amour désintéressé, le respect de toute chose et la bienveillance.

Cette bienveillance consciente du fait que nier l'autre, c'est l'amener à prendre de déraisonnables résolutions pour exister.

Cette même conscience qui tiendra loin d'elle tout discours de paix, un point de vue englobant, qui nie les difficultés de chacun et la complexité du monde... Il est dangereux de simplifier.

Car tout est une question d'éclairage. Avoir une vision éclairée, pleine, peut-être parfois paradoxales mais construite et outillée. Nous devons être éduqués avec le sens de l'altérité, la curiosité qui, on le sait, supplantent la peur et la méfiance exigüe. Il est préférable de posséder en chacun de nous un solide bagage de bon sens, héritage d'une éducation soigneuse et attentive, lorsqu'accompagner n'est pas assister. « Une bonne mère est celle qu'on quitte ».

Le bon sens est d'aider à réinventer des moyens de cohabitation et de survie équilibrés et non de refondre vainement des dogmes sociétaux qui divisent, contrairement à l'utopie sociale, qui est en recherche constante d'harmonie.

L'UTOPIE SOCIO-ÉROTIQUE

Retrouver une position adéquate pour sécréter et avoir des échanges, c'est-à-dire abandonner la stature verticale, hiératique, inconfortable des grandes villes ou tout semble à portée de main mais en réalité complètement creux et infécond. Nous baladant entre ces jambes de béton gigantesques, nous nous retrouvons à la place de l'enfant qu'on tient par la main, dépendant de tout, sans aucune autonomie, doté de savoir-faire spécifiques, le reste étant laissé à l'abandon, nécrosé.

Au contraire, adoptons une position aplanie. Une goutte qui coule sur la terre chaude et grasse, qui se déverse, se fraye un chemin. Créer une condensation de gouttelettes qui s'amoncellent et finissent par se toucher, formant ainsi une seule masse. Créer des liens, tisser son réseau collaboratif. Fonder une multitude de micro univers simples, d'échanges raisonnables.

Internet permet ce retour à l'horizontalité. En étant connectés, nous pouvons habiter presque partout, nous former à distance. Mais si c'était le cas, les réseaux de transports collectifs devraient se redévelopper, reprendre racines dans les terres oubliées que la délocalisation systématique des lieux de productions a fini par délaisser.

Quitter donc les résidus de l'ère industrielle dont les plaisirs rapides n'ont pour seul but que de nous faire croire à une certaine appartenance, avec nos salaires de travailleurs, à celle de la classe moyenne, épanouie, pouvant se payer ce qu'elle veut, et s'en sortant toujours à coups de crédits. Ayons le courage de former un exode urbain.

Abandonner ce mirage que nous renvoient les médias qui sont malsains et de vulgaires palliatifs à un profond malaise. Pauvres fous enfermés parmi des miroirs, pleins de désirs mais pas les bons.

Au fond l'idée la plus sage serait de laisser l'utopie là où elle devrait rester : dans le magma de la pensée. Neverland, n'est-ce pas ça l'enfer? Mieux vaut être parcimonieux. Avoir un pied dans le réel et garder de l'inconnu pour l'autre. Réaliser un fantasme ne laisse-t-il pas place au vide? Mieux vaut en rester là...



A VOIR SUR LE SUJET

L'An 01 de Jacques Doillon (1973)

Emblématique de la contestation libertaire des années 70, ce film un peu barré traite d'un abandon utopique consensuel et festif de l'économie de marché et du productivisme.

LE CORBUSIER de Jacques Barsac (1987)

Documentaire sur l'architecture de Le Corbusier se référant de temps à autre aux penseurs sociaux et utopistes.

American Dream de Barbara Koppel (1990)

Documentaire qui critique le système états-unien et met en lumière l'envers du «rêve américain» ... Oscar du meilleur film documentaire en 1991.

La Belle Verte de Coline Serreau (1996)

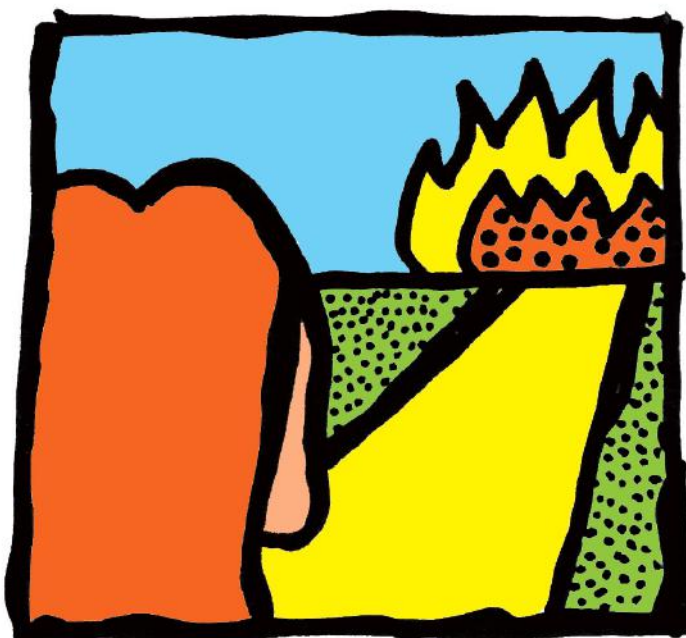
Une extraterrestre venue d'une planète où l'utopie est une réalité débarque sur terre et découvre une civilisation arriérée au fonctionnement absurde. Fable écolo corrosive, ce film vit aujourd'hui une seconde jeunesse après s'être fait démonté par la critique à sa sortie. De la même réalisatrice, on peut aussi citer Solutions locales pour un désordre global (2010), un documentaire qui met en avant les solutions qui existent face aux scénarios catastrophes annoncés.

The Beach de Danny Boyle (2000)

Ile paradisiaque, communauté à la cool, le paradis semble proche. Et pourtant, il s'éloigne vite, plombé par les enjeux de pouvoir, de domination et d'égoïsme... de l'utopie à l'autoritarisme il n'y a qu'un pas.

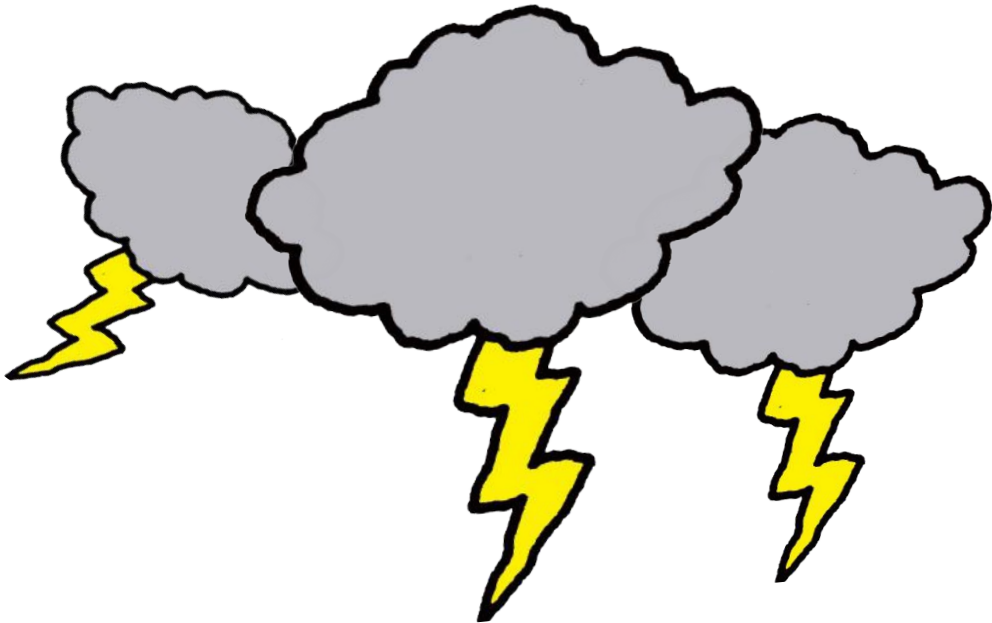
Très bien, merci d'Emmanuelle Cuau (2007)

Suite à son refus de circuler lors d'un contrôle d'identité, Alex, comptable sans histoires, se retrouve pris dans un engrenage implacable et absurde qui le mènera du poste de police à l'hôpital psychiatrique en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Film qui observe les communications impossibles et la folie du système qui nous entoure.



L'UTOPIE ET LES OS À RONGER

Anne Lowenthal



**« À la première fissure
dans l'idéal, tout le réel s'y
engouffre. »**

(Jean Rostand)

L'utopie, c'est ce vers quoi on tend. C'est un idéal, une aspiration, une gageure selon certain.e.s.

L'utopie, c'est beau comme ne peuvent l'être que les rêves.

L'utopie, c'est le moteur de ceux et celles pour qui les obstacles ne sont pas insurmontables ou qui n'ont pas (encore) conscience des obstacles. L'utopie, c'est bien souvent le carburant des jeunes de mon temps (hinhin) qui se lançaient en politique, que ce soit en s'investissant dans des actions citoyennes ou en intégrant les jeunes d'un parti, et que les vieux aimaient traiter de naïfs.

On croyait en la fin de la faim dans le monde, en la paix sur terre. On croyait que les humains étaient tous égaux et qu'ils devaient avoir tous les mêmes droits. Et mieux que Miss Monde, on croyait dur comme fer qu'on y pouvait quelque chose, qu'on allait y arriver, que c'était possible. À l'époque (au siècle dernier!) on n'était pas tout.e.s seul.e.s. Ce sont nos profs, d'ailleurs, qui nous ont fait comprendre qu'il fallait le revendiquer, ce monde meilleur. À l'époque, on nous balançait des autopompes et des gaz lacrymo, mais on nous opposait, aussi, des arguments de fond. Le débat était politique dans le bon sens du terme. Les manifestant.e.s avaient du poids, on ne pouvait pas les ignorer. On en a fait sauter, des ministres, on en a mobilisé, des gens.

Aujourd'hui, on en ressort toujours trempé.e.s, mais aussi bredouilles. « On n'a pas le choix » est devenu le leitmotiv de politiques et de certains médias. L'Europe, cette belle conception (du siècle dernier, elle aussi. Décidément, le 20e est un bon cru) est devenue un obstacle : « On ne peut pas, c'est l'Europe ». « On ne peut pas, les autres ne le font pas ». Et en Belgique, la séparation des pouvoirs a achevé d'achever l'utopie : « Ce n'est pas de notre ressort ».

Certain.e.s ont gardé la foi et affichent fièrement des panneaux « Ceux qui pensent que c'est impossible sont priés de ne pas déranger ceux qui essayent » mais reconnaissons-le, ce putain de réalisme a fait des ravages au point que désormais, il suffit de l'évoquer pour vous tuer une vocation. « C'est UTOPIQUE ». « Ca n'est pas RÉALISTE ».

On était beaux et belles comme toutes les flammes de l'espoir, nous voilà aussi brillants qu'un cerveau de moule avariée. Amers. Désabusés. Découragés. Fatalistes. Moqueurs même quand on contemple les flammes dans le regard des autres. Aussi aigris et condescendants que peuvent l'être ceux et celles qui se sont fait baiser, rattraper par les vicissitudes de la vie, par les loyers à payer, par les gamins à torcher, par les patrons à satisfaire, par les discours lénifiants du pouvoir. Un pouvoir qui ne semble plus exister que pour lui-même et sa reconduction et ne semble s'agiter qu'en vue des prochaines élections.

Ceux d'entre nous qui croient encore en un monde meilleur (ou moins pire) le construisent dans leur coin. Cultivent leur potager, montent des projets collectifs, créent des associations. Font le job, sans compter sur quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes. Oh, bien sûr, ils savent que ce n'est pas juste et bien souvent ils le disent. Parfois, on leur lâche un os, pour qu'ils restent tranquilles.

On croyait en un monde meilleur et on croyait que ceux et celles qui le dirigent y seraient pour quelque chose. On était jeunes.



Merci à Vincent Wagnair pour les illustrations qui parcourent ce numéro.



N'hésitez pas à aller découvrir son travail sur instagram : www.instagram.com/vincent_wagnair

f / CULTUREZERO

WWW.CULTUREZERO.BE

